

SOPHIE
JOMAIN

LE VENT SOUFFLE
SUR LITTLE
BALMORAL

CHARLESTON



UN MANOIR HANTÉ ? UNE MYSTÉRIEUSE LETTRE DES RETROUVAILLES INATTENDUES

19€ Prix TTC France

ISBN : 978-2-38529-459-5



9 782385 294595

Rayon : Littérature française



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

éditeur
écoresponsable

LE VENT SOUFFLE SUR
LITTLE BALMORAL

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Et viva la vida !, poche, 2025
Sous le ciel d'Eagle Bay, poche, 2024
Gâteau d'amour, poche, 2024
D'un commun accord, poche, 2023
Cherche jeune femme avisée, poche, 2023
Les perce-neige s'éveillent sous les flocons, poche, 2023
Les tortues ne fêtent pas Noël sous la neige, poche, 2022
M'asseoir cinq minutes avec toi, poche, 2022
Les étoiles brillent plus fort en hiver,
Prix Babelio du roman d'amour, poche, 2021

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-459-5
Maquette : Caroline Gioux

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sophie Jomain

LE VENT SOUFFLE SUR
LITTLE BALMORAL

Roman



*À Marie-Claude, ma Québécoise préférée,
sans qui ce texte n'aurait pas eu la même saveur !*

Avant-propos

CHERS LECTEURS ET CHÈRES LECTRICES. Vous remarquerez, dans ce texte, quelques facilités administratives, peut-être même plusieurs incohérences notariales, ne m'en voulez pas, l'histoire avait parfois besoin que je contourne la réalité. De la même façon, si j'ai essayé d'honorer ce beau département qu'est la Creuse, n'essayez pas de chercher le village de Cornehotte sur une carte, il n'existe pas !

Enfin, si vous vous demandez à quoi sert le petit bout de plastique rouge que vous avez trouvé à l'intérieur de ce livre, essayez de le glisser ici, sur le motif feuilles rouges et... lisez !

Un serti de plus délicieux qu'un message secret,
alors chaque fois que vous l'ouvrerez sur l'un de
ces dossiers de grimoires, il vous faudra utiliser
le filtre pour voir ce qui se cache dessous !

Amusez-vous bien et bonne lecture !

Sophie

*Cornehotte,
Le 4 août 2025*

Chère mademoiselle Demay,

Je suis chargé du règlement de la succession de Mme Renata Clavreuil, en son vivant domiciliée en France, à Cornehotte, et décédée à Guéret, le 24 juillet 2025.

Compte tenu des informations en ma possession, vous êtes l'unique ayant droit dans la succession de Mme Clavreuil. Aussi, je vous informe qu'en vertu de son testament, elle vous a nommée légataire universelle.

Je vous adresse, pour me permettre de compléter ce dossier, un questionnaire d'état civil que je vous serais reconnaissant de bien vouloir me retourner complété, accompagné de la copie recto verso de votre pièce d'identité, et du livret de famille de vos parents.

Dès réception de ces documents, et après avoir accompli les vérifications d'usage, je ne manquerai pas de revenir vers vous pour vous faire part du contenu du testament de votre tante.

Dans l'attente,

Je vous prie, chère mademoiselle Demay, d'accepter mes plus sincères condoléances, et d'agréer l'expression de mes salutations distinguées.

*Maître Arthus Trotttoy
Notaire*



Phèdre

RETOUR À CORNEHOTTE

3 octobre

J'AI LAISSÉ DERRIÈRE MOI les étendues rougeoyantes du Québec, et si la Creuse est bien différente de mes terres canadiennes, l'automne y est aussi captivant. Partout, les feuillages dorent et rouissent, offrant à mes yeux émerveillés une palette de couleurs extraordinaires. J'aime quand l'été se termine et laisse place à la magie d'octobre, tout est plus romantique et chaleureux. Il me semble que des quatre saisons, l'automne est la plus réconfortante. Je l'ai toujours préférée aux autres.

Je ralenti en voyant le panneau de signalisation bordé de rouge propre à la France lorsqu'on entre dans une agglomération. Vitesse autorisée : 50 km/h.

Deux cents mètres, et on passe à 30 km/h. Il y a une école à proximité, juste après le pont à trois arches qui s'élève au-dessus de la Creuse. L'été, des feuilles de nénuphar s'étendaient le long des berges et on pouvait y entendre les grenouilles coasser. En avançant un peu, je revois aussi la boulangerie qui cuisait encore son pain au feu de bois il y a neuf ans.

Je m'en souviens comme si c'était hier, de ces maisons en pierre grise et de ces anciennes fortifications, de cette mairie avec sa petite place, sa fontaine, ses bancs accueillants sous les platanes. C'est joli.

Je n'aurais jamais cru revenir à Cornehotte un jour, berceau de ma famille maternelle. La dernière fois, c'était en 2016, un 24 juillet où le ciel était immensément bleu, où il faisait assez chaud pour se baigner dans la rivière, et où le peu de famille que j'avais a volé en morceaux. Je venais d'avoir 16 ans.

On ne traverse pas l'Atlantique comme on traverse la rue pour aller chez son boulanger, nous ne venions déjà pas très souvent à Cornehotte avec ma mère, mais après la dispute qui a éclaté entre elle et ma tante, nous n'y avons plus jamais mis les pieds.

L'histoire ? Elle n'est pas des plus belles à raconter et pourtant, elle est vieille comme le monde : un Alzheimer, un enterrement, un héritage dilapidé avant l'heure par une fille aînée, et une cadette folle de colère et d'injustice, qui se retrouve sur la paille sans avoir eu son mot à dire. « Pas mes oignons, m'avait dit un jour une copine de classe quand je suis retournée au Québec, c'est l'affaire des adultes et les adultes sont souvent très cons quand il s'agit d'argent. » Peut-être, mais ça a quand même conditionné pas mal de choses, je n'ai plus jamais parlé à ma tante après ça.

Aujourd’hui ? Plus de parents, pas de grands-parents, pas d’uncles ni de cousins, je suis désormais l’unique représentante des Demay, et c’est donc moi qui hérite de tous les biens.

Quelle ironie du sort... Ma mère doit se retourner dans sa tombe. Cela dit, il faut que le testament soit sacrément en ma faveur pour que j’aille accepté de revenir dans le coin. Car si Cornehotte est aussi adorable que son nom le laisse supposer, c’est aussi ici que j’ai laissé plusieurs des pires souvenirs de mon adolescence. Le notaire n’a pas donné de détails durant nos échanges, mais je sais précisément de quoi j’ai hérité, la supposition est évidente : de la maison de ma tante et pas n’importe quelle maison. Il s’agit d’un manoir construit au début du XIX^e siècle, le genre de bâtisses inaccessibles qu’on ne voit que dans les films ou le long des routes de vacances, et dans lesquelles on rêve de vivre. Le type de domaine que la plupart des gens ne pourront jamais s’offrir. Ma tante était une artiste et s’en sortait bien. Tableaux, affiches, livres jeunesse, ça plus l’argent qu’elle a piqué à ma grand-mère, elle n’a eu aucun mal à faire son nid, contrairement à ma mère.

Peu importe, maintenant. J’hérite, je vends et je retourne chez moi !

Je ravale mon amertume et m’enfonce dans le village pour me stationner pas très loin de la mairie, un joli bâtiment tout en pierre bordé de platanes, sur lequel courrent des feuilles de vigne vierge en train de roussir.

Je sors de la voiture de location avec mon sac, mon dossier administratif sous le bras, et marche sur les pavés jusqu’à une porte rouge grenat, à l’angle d’une rue, sur laquelle une plaque dorée indique l’office notarial où j’ai rendez-vous.

C’est ouvert, je n’ai qu’à pousser le battant.

Il est 17 heures, le clerc est parti, et M^e Trottoy est seul lorsque j'entre.

— Phèdre Demay ! Je suis enchanté de vous rencontrer enfin, m'accueille-t-il chaleureusement en me tenant la main. Vous êtes le portrait de votre tante ! Vous l'a-t-on déjà dit ?

Quand j'étais gamine, on me le faisait toujours remarquer, ce qui agaçait prodigieusement ma mère. M^e Trottoy sait-il à quel point ce n'est pas un compliment pour moi ? J'en doute, je suis presque certaine que ma tante a dû jouer les victimes, ou pire, mentir à notre sujet et raconter qu'on était des sauvages aigries, ma mère et moi, qui sait ?

Avec un hochement de tête de convenance, je lui serre la main sans répondre à la question.

— Bonjour, maître.

— Ce n'est pas la porte à côté, alors je suis ravi que vous ayez pu faire le déplacement, prenez une chaise, je vous en prie. Vous logez à Cornehotte, ce soir ?

— Non, à Guéret, du moins pour cette nuit.

— Alors je vais faire en sorte que ce ne soit pas long, les jours raccourcissent, je ne voudrais pas que vous rouliez de nuit par ma faute. Vous voulez boire quelque chose ? Un thé, un café ? J'ai les deux.

Que d'amabilité chez cet homme. Il me donne aussitôt envie de faire tomber le masque de l'aigreur avec lequel je suis arrivée. Je me détends un peu.

— Je ne suis pas contre un thé.

— Si vous aimez les épices, j'en ai un excellent à vous proposer. Avec des biscuits il est absolument délicieux.

Comment refuser ?

À mon avis, des rendez-vous notariaux comme celui-ci, il ne doit pas en exister beaucoup. M^e Trottoy semble être la gentillesse incarnée.

— Je profite toujours de ce que les saisons ont de meilleur à offrir, annonce-t-il en déposant un sachet de tissu dans une tasse. Pommes, noix et cannelle... L'automne est un bijou !

Comment ne pas sourire franchement ?

— Je suis de votre avis, c'est aussi ma saison préférée.

— Alors vous allez adorer vivre à Cornehotte ! Ici l'automne est plus beau que nulle part ailleurs.

Je fronce les sourcils, et pas parce qu'il pense que le Canada n'a pas la première place en matière de paysages.

— Y vivre ?

— Vous avez raison, ne mettons pas la charrue avant les bœufs, dit-il en me servant du thé avant de s'installer derrière son bureau. D'abord, la paperasse, et ensuite, l'avenir.

Pendant qu'il ouvre un parapheur, je me racle la gorge, un peu gênée.

— Maître Trottoy... je ne sais même pas de quoi ma tante est décédée ni où. Nous ne nous parlions plus beaucoup, depuis quelques années.

Il lève les yeux et s'accorde quelques secondes avant de me répondre. Je me demande ce qu'il est en train de penser. Que je ne suis pas digne de l'héritage, peut-être...

— Elle s'est éteinte dans la maison de repos dans laquelle elle se trouvait depuis deux semaines, après un infarctus. Son cœur s'est arrêté de battre dans son sommeil. Il était extrêmement fragile, votre tante le savait depuis longtemps, elle avait déjà eu plusieurs alertes. C'est pourquoi elle a pris toutes les dispositions nécessaires, et en ce sens, tout est parfaitement ordonné, dit-il en tapotant sur son dossier.

— D'accord... Elle et moi n'étions plus très proches, je suis étonnée qu'elle ait pu me léguer quelque chose.

— La vie est toujours pleine de surprises, mademoiselle Demay. Il s'agit de prendre les choses comme elles viennent.

Comme j'acquiesce sans rien ajouter, on ouvre la séance.

D'abord, il revoit avec moi mon état civil : « Phèdre Demay, de nationalité franco-canadienne, née à Montréal, Canada, le... » Bla-bla-bla. Puis il parle de succession, dans un jargon qui manque me faire bâiller à plusieurs reprises. J'ai atterri la veille à Charles-de-Gaulle et après seulement quatre heures de sommeil et un décalage horaire épouvantable, j'ai conduit six heures pour arriver ici. Je suis loin, très loin d'être aussi fraîche que je le voudrais, mais on en vient quand même au fait.

— Votre tante n'avait pas d'enfant, aussi vous lègue-t-elle tous ses biens : ses tableaux, y compris ceux exposés en galerie d'art ainsi que le fruit de leur vente éventuelle, son 4 × 4 neuf, sa vieille ânesse en pension à la Ferme des Rosiers, son manoir à Cornehotte estimé à 480 000 euros, ainsi que...

Je siffle malgré moi.

— C'est une somme...

— En effet, dit-il en reprenant sa lecture. Donc je disais, son manoir à Cornehotte, ainsi que la totalité de ses avoirs bancaires et placements pour un montant de 512 350 euros, ainsi que le capital de son assurance-vie qui s'élève à 551 000 euros. Vous serez exonérée de taxes sur cette somme, puisque votre tante y a souscrit lorsque son domicile fiscal était au Canada, pendant quelques années.

Cette fois, je dois carrément avoir changé de couleur. Comment ma tante a-t-elle pu s'enrichir à ce point ? Elle a certes profité de l'argent de ma grand-mère, mais

celle-ci ne possédait pas un tel patrimoine financier, et j'avoue que je ne me souviens pas qu'elle ait vécu avec tout cet argent.

— Je ne savais pas qu'elle était aussi aisée...

— La vente de ses tableaux lui a beaucoup rapporté. C'était une artiste mondialement connue, toutefois votre tante vivait très modestement.

Que faire d'autre à part hocher la tête ? J'ai le sentiment d'avoir raté plusieurs pages au roman de sa vie.

— Je vous ai listé le contenu de la succession, cependant, continue-t-il, le testament de votre tante précise quelques détails à votre attention.

— Je vous écoute.

— Il a été décidé que le capital de l'assurance-vie devra être utilisé pour la rénovation totale du manoir que vous lègue votre tante.

Je blanchis complètement et commence à entrevoir ce qu'il voulait dire par « vous allez adorer vivre à Cornehotte », et ça ne me plaît pas du tout.

— Une rénovation ? C'est impossible, ça va m'obliger à rester ici plusieurs mois, voire bien davantage... Ce n'est pas du tout ce que j'avais prévu.

— Vous pouvez toujours nommer un architecte et un chef de chantier, mais leur rémunération vous coûtera certainement un quart du budget global.

J'accuse le coup.

— Ma tante s'est imaginé que j'allais tout plaquer pour rester ici à m'occuper de sa maison ? C'est une plaisanterie.

Il pince les lèvres, désolé, me faisant comprendre que c'est à prendre ou à laisser.

Je rêve... pour joindre les deux bouts, toute ma vie j'ai vu ma mère se saigner, décider laquelle de nous deux aurait le plus gros morceau de viande, celle qui devait

changer de vêtements et celle qui pouvait attendre, souvent elle, parce que moi, je grandissais. Au Canada, je travaille dans une librairie, je ne roule pas sur l'or et dois faire d'énormes sacrifices, car le cancer ne fait jamais de cadeau. Sans assurance, ma mère n'avait plus de salaire, il a fallu contracter un prêt pour vivre, que je rembourse chaque mois depuis quatre ans. Malgré tout, j'ai une existence honorable que je refuse de bouleverser pour remettre en état la baraque d'une tante qui n'en a jamais rien eu à faire de moi. En neuf ans, elle ne m'a jamais écrit une seule fois. Jamais.

OK, moi non plus, mais l'adulte, c'était elle, pas moi.

— Écoutez... Pour venir ici, et dans l'espoir de vendre le manoir au plus vite, parce que je me doutais bien qu'il s'agissait de ça, j'ai mis en pause mon travail au Québec, et j'ai sous-loué mon appartement. Je ne pensais pas en avoir pour plus d'un mois ou deux, le temps que les formalités se fassent et que je confie la vente à une agence. Et là, vous m'annoncez que ça va probablement durer plus d'un an ?

Il baisse les yeux sur ses documents et tente un sourire rassurant.

— En effet, votre tante, Mme Clavreuil, avait fait faire une estimation de travaux, la rénovation complète pourrait être exécutée en vingt-quatre mois. Trente-six si vous décidez de donner vie au grenier.

— Deux ans ! C'est vraiment n'importe quoi, j'ai une vie, tout de même !

Techniquement, elle ne vole pas très haut et se résume à « métro, boulot, dodo ». Bientôt 25 ans, aucune relation amoureuse sérieuse, pas assez d'argent pour faire des sorties régulières ou partir en vacances... Rien que le billet d'avion pour venir ici m'a coûté une grosse partie de mes économies, mais c'est ma vie, et j'y tiens.

— Laissez-moi terminer, me demande calmement M^e Trottoy. Votre tante a pris certaines dispositions de son vivant. La pension de son ânesse a été réglée jusqu'à ce que l'animal meure, vous ne serez pas obligée de vous en occuper. Les droits de succession et les frais notariaux seront retenus sur ses avoirs bancaires. Un compte a été ouvert pour vous permettre de payer les frais inhérents à la rénovation de la maison, ainsi que les fournitures et petits matériels que vous aurez besoin d'acheter. Bien entendu, tout devra être justifié, vous me remettrez chaque fois les factures.

— C'est insensé !

— Je conçois que tout ceci puisse être un peu précipité, concède-t-il, mais vous n'aurez pas de loyer à payer et pas de charges non plus, puisque chauffage, électricité et eau sont considérés comme indispensables au bon déroulement des travaux.

— Et si je ne dépense pas tout pour la rénovation, que passera-t-il ?

— Lorsque vous aurez exécuté les travaux nécessaires, le reste disponible vous reviendra. Vous serez libre de rester ou de vendre la propriété et de jouir de l'intégralité du montant de la vente. Mais attention, votre tante a déjà validé un certain nombre de devis, vous ne pourrez pas changer d'artisan sauf empêchement de leur part. Ce sont essentiellement des entrepreneurs cornehottois, elle y tenait.

— Bien sûr, on ne sait jamais, malhonnête comme je suis, si j'avais imaginé refiler l'affaire à des artisans d'Europe de l'Est sous-payés.

Il ne relève pas le sarcasme.

— Admettons que j'accepte cette folie, comment suis-je supposée vivre si je passe mon temps à surveiller

la rénovation ? Sûrement pas d'amour et d'eau fraîche, je suppose ?

— Votre tante a également prévu de vous allouer la somme mensuelle de 1 500 euros jusqu'à la fin des travaux, et ce pour une durée de trois ans, maximum, soit 54 000 euros.

— Je ne vais jamais rester trois ans ici...

— Cette rente présente une condition spécifique.

— Ça m'aurait étonnée...

Il hausse un sourcil sévère et reprend.

— Dans le cas où les travaux se termineraient avant ce délai, ce qui vous était versé chaque mois serait directement cédé à une association d'utilité publique.

Tout est très clair et parfaitement orchestré.

Ma tante avait tout prévu, bien sûr, ça lui ressemblait, elle était du genre à aimer s'organiser et à tout contrôler, comme elle a géré d'une main de maître l'argent de ma grand-mère, mais je suis tout de même très perturbée par ses choix, notamment par celui de m'avoir choisie, moi.

— Maître Trottoy, pardonnez-moi cette question à laquelle vous n'avez peut-être pas de réponse... Pourquoi a-t-elle fait de moi sa légataire ? Pourquoi pas directement une de ces associations que vous évoquez ?

Il me regarde d'une façon particulièrement troublante.

— C'est pourtant évident, mademoiselle Demay, parce que sa famille avait plus de place pour elle que vous ne l'imaginez.

C'est presque sur ces mots que j'ai quitté l'office notarial, après avoir signé des tonnes de documents sans même me dire que je pouvais refuser l'héritage. J'ai écouté les dernières consignes administratives et financières, et récupéré les clés du manoir de ma tante.

J'ai encore les jambes qui tremblent lorsque je monte dans la voiture. Je me souviendrai longtemps de ce 3 octobre, je ne m'attendais à rien de tout ça. Tout se bouscule dans ma tête, quitter mon logement, mon pays pour y revenir dans deux ans ? Ou garder mon appart, ne pas récupérer mes affaires et les laisser en gardienage à ma sous-locataire ? C'est une amie, je suis sûre qu'elle n'y verra aucun inconvénient, elle cherche un endroit bien à elle où se poser, et elle adore le petit loft dans lequel je vis, mais j'ai l'impression d'être passée dans une essoreuse à salade, je ne sais plus ce qui est bon ou pas pour moi. Et si je retournais voir le notaire pour lui dire que je me suis trompée et que je ne veux pas de l'héritage de ma tante ? Tout serait beaucoup plus simple.

Je soupire, parce que, en réalité, cette option est presque inenvisageable. Quand je l'aurai vendu, ce manoir m'aidera à passer un cap et à envisager une vie différente de celle que j'ai. Deux ans à le rénover pour en tirer le maximum et rentrer chez moi, ça devrait passer vite. Je ferme les yeux et respire un grand coup avant de démarrer.

Le soleil est en train d'amorcer sa descente, dans une heure il fera nuit. Je n'ai pas le courage de me rendre au manoir maintenant, mais je veux au moins passer devant.

Après toutes ces années, je me rappelle encore précisément la route qu'il faut prendre pour arriver au hameau. Je bifurque dans les rues de Cornehotte, emprunte une petite route à la sortie du village, et le retrouve un peu à l'écart, en haut d'une butte boisée, surmontant le bourg telle une bâtie mystérieuse, dont seuls les toits dépassent des feuillages roussis par l'automne. Le manoir.

Je m'arrête devant le portail en fer forgé entre deux gros piliers en pierre, et ouvre la vitre pour mieux le regarder. Il est encore très beau avec son fronton à volutes, ses courbes et contre-courbes qui s'élèvent sur une aiguille surmontée d'un soleil, ses herses intimidantes entre chaque barreau. Je crois avoir entendu dire un jour qu'il était d'origine, il aurait besoin d'un bon coup de peinture. Une plaque en cuivre couverte de vert-de-gris, et qui ne tient plus que par deux minuscules vis, laisse entrevoir le nom presque mythique du manoir : Little Balmoral. Et juste à côté, une boîte aux lettres sur pied, noire et très ancienne, avec une petite porte ornée d'une multitude de détails, et un toit imitant les tuiles en ardoise.

Je ferme un instant les yeux, les souvenirs affluent. Ma mère qui marche derrière moi en criant de ne pas courir trop vite quand je vais chercher le courrier. Ma tante qui s'occupe en arrachant les mauvaises herbes le long de l'allée, moi qui, du haut de mes 5 ans, hissée sur un vieux vélo, apprends à pédaler sur le chemin caillouteux. Le soleil de l'été, le ruisseau qui court derrière la maison, les oiseaux dans les sapins, j'ai tant aimé venir ici.

Je soupire, prise d'une nostalgie que je n'ai pas vue arriver.

La France ne m'a pas apporté que de mauvais moments, mais elle est pour moi un rêve lointain. Lorsque j'avais 16 ans, alors que tout me semblait possible, je pensais vouloir habiter ici, mais aujourd'hui, je sais que c'est certainement au Canada que je finirai mes jours, et si à presque 25 ans, il est encore un peu tôt pour envisager quoi que ce soit de l'avenir, je suis presque certaine que la maison de ma tante ne sera jamais vraiment la mienne.

Je regarde une dernière fois la plaque vissée, réalisant à peine que toute ma vie vient de basculer, et redémarre, la gorge nouée.

C'est assez pour aujourd'hui.

Je reviendrai demain.

2 Adam BOUCLAGE ET DAMNATION

— **L**AFAYE, GIRONDIN NOUS A PLANTÉS, tu reprends ses dossiers !

— La paperasse que mon boss jette sur mon bureau claque et éjecte mon gobelet de café vide. J'écarquille les yeux.

— Quoi ? T'as pas quelqu'un d'autre ? Je suis supposé être en congé ce soir, tu te rappelles ?

— Ouais, mais ça ne change rien, j'ai personne d'autre, non. Le bouclage pour le web-documentaire de novembre est pour dans cinq semaines, tu en as quatre pour le terminer, en plus du reste, tu es large.

— Large, c'est une blague ? Tu sais sur combien de trucs je bosse en ce moment ?

— Comme tout le monde, Lafaye, comme tout le monde. Débrouille-toi avec les RH et change tes dates si tu ne veux pas travailler pendant tes congés.

— T'es sérieux ? Et si j'avais réservé un voyage ?

— C'est le cas ?

Je hausse les épaules. Bien sûr que non, j'avais prévu de me la couler douce pendant quinze jours dans la baraque de mes vieux à Lacanau, il fait chier.

— Parfait ! se satisfait mon boss qui me connaît trop bien. Tiens, la clé USB de Girondin avec le chemin de fer, le dossier de presse et ce qu'il a préparé, il nous a donné l'autorisation de tout réutiliser. Il avait intérêt, nous lâcher au dernier moment, ça ne se fait pas. De toute façon, avec un nom pareil, je suis sûr qu'il supporte l'équipe de Bordeaux, tout s'explique !

Parole de Parisien, quoi... J'aimerais renchérir et lui dire que c'est toujours pareil avec les free-lance, mais en fait, non. Bordelais ou pas, s'il les payait mieux, ça n'arriverait pas. Évidemment, je capitule.

— C'est bon, je gère, mais tu me revaudras ça.

— Ouais, ouais, dit-il en s'éloignant vers son bureau, le seul de l'étage entièrement fermé, tous les autres étant en open space.

Raison pour laquelle je bosse chez moi, et ce matin j'aurais mieux fait de faire comme d'habitude. J'ai été con.

Julien Da Silva a créé *La Passerelle* il y a vingt ans. Ce n'est pas un média, mais un groupement de journalistes free-lance et salariés qui pondent des articles pour la presse écrite. On est douze et on bosse pour la plupart des journaux et magazines en vogue. *Le Figaro*, *Le Monde*, *L'Express*, *Elle*, *Le Point*, *Marie-Claire*... C'est tendu, car si nos free-lance peuvent se permettre de nous planter, *La Passerelle* n'a pas intérêt à faire faux bond à ses clients, les contrats signés avec les groupes de presse sont suffisamment béton pour que les conséquences soient gênantes. On dépasse la *deadline* d'un

jour et les pénalités tombent. Là, clairement, Da Silva n'a pas le temps de chercher quelqu'un d'autre, et si ça tombe sur moi, c'est parce que je devais m'en occuper à l'origine.

J'avais filé le sujet maisons hantées à Girondin quand il est arrivé, parce que je n'avais aucune envie de m'en occuper et que, lui, ça l'excitait de parcourir les maisons à esprits de France et de Navarre. Je n'ai pas le profil, ces délires ésotériques me foutent la gerbe.

Ça fait cinq ans que je bosse pour Da Silva, c'est même mon premier boulot en tant que journaliste. Il a bien mené sa barque et réussi à grandir dans un milieu de requins. Il est super exigeant sans être un mauvais patron, il fonctionne à la loyauté et à la fiabilité, mais je ne crois pas avoir déjà rencontré quelqu'un d'aussi stressé et hyperactif que lui. Je ne l'ai jamais vu se poser une minute à ne rien faire. Même quand il déjeune, c'est forcément au téléphone avec quelqu'un. La pause-café ? Au téléphone. Les toilettes ? Au téléphone. On a un rendez-vous avec lui quelque part ? Il décroche dix fois son téléphone. C'est devenu un *running gag*, tout le monde le surnomme SFR.

— Fontaine, j'ai un déjeuner dans trente minutes ! crie-t-il en sortant de son box vitré. L'article *Sciences et Vie* doit être sur mon bureau à mon retour, OK ?

— Oui, chef ! lui répond un de mes collègues journalistes, avec une repartie militaire qui me fait sourire.

Da Silva veut qu'on l'appelle chef, et lui, il n'appelle jamais personne par son prénom, c'est une règle. Ça lui donnerait un style à l'américaine. Mais quand on le surprend à le faire, c'est qu'il a une femme au téléphone et qu'il est en mode séduction, ou bien qu'il discute avec un client à qui il essaie de graisser la patte. C'est un filou, tout le monde le sait, et il a du bagou, c'est pour